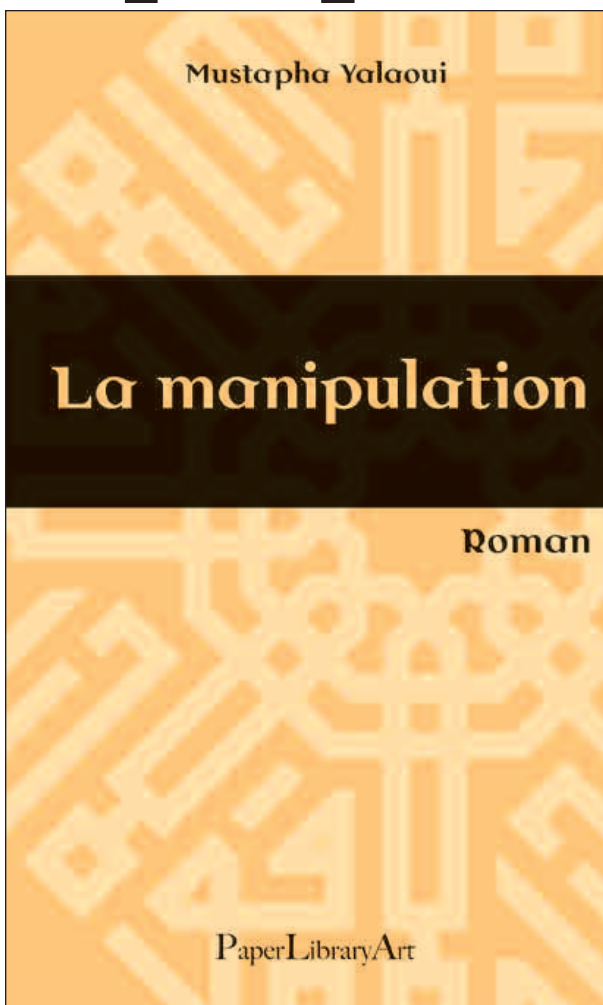


MUSTAPHA YALAOUI, AUTEUR DE LA MANIPULATION, AU SOIR D'ALGÉRIE :

«Le livre s'ouvre et se referme sur une époque oubliée»

Le premier roman de Mustapha Yalaoui, ancien journaliste, La manipulation, est rapide et nerveux comme une pièce de théâtre et lent et limoneux comme un roman. C'est une enquête. Policière ? Oui. Il démêle la pelote d'une intrigue qui noue des hommes et des femmes sans destin. Intrigue historique aussi. Derrière le paravent des hasards et des absurdités, il traque les secrets d'une des périodes les plus infertiles de notre pays. La manipulation est un roman, mais est-ce encore un roman ? C'est-à-dire une narration qui s'enroule autour d'une énigme, la fait prospérer, selon des détours et des délais qui privent le lecteur de son temps propre, et peut-être souvent de ses moyens. Nous acceptons cette dépossession si l'écriture nous emmène loin, en des lieux où nous n'avons jamais posé les pieds. Pourtant si proches de nous, les lieux de La manipulation nous sont restés étrangers. Rapatrier l'étrange en terre connue est toujours un péril de naufrage.

L'auteur, bon timonier, a su trouver le bon cap et le bon port. Si l'auberge du lointain est devenue maintenant accueillante, elle a gardé des portes fermées sur bien des mystères. L'écriture du livre progresse par reptation, elle est par moment rapide et flexueuse, comme un lierre, parfois lente comme la braise sous la cendre et, par des échancrures du tissu, monte une fièvre brusque qui retombe lentement en

Entretien réalisé par
Sélim. S. Khaznadar

faisant rouler des mots comme des claquements de fouet, comme des galets sur une grève étroite, harassée par la mer, et nous laissent hallucinés comme l'a été l'Algérie qu'on a parfois voulue heureuse.

Les personnages qui y séjournent aiment, parlent, se révoltent, se résignent, allument des feux de joie, éteignent des peurs, partent et reviennent, pauvres en fortunes, riches en chemins ouverts, pauvres en accomplissement, mais si riches de ces désespoirs qui tiennent à distance les malheurs et les chutes de l'âme.

Ce livre est d'abord écrit pour les orphelins et les veuves d'une Algérie qui a refusé une fois pour toutes de naître. Son terme ou son temps ne sont peut-être pas encore écrits. Aucun destin ne peut se forcer. Les révolutions y prétendent. Question de foi.

Mustapha Yalaoui, ce pasteur guarani, coiffé comme un para, qui parle couramment le marquézien, qui a la dégaine d'un junker prussien revenu de toutes les illusions, va peut-être livrer un peu, nous l'espérons depuis longtemps, les diableries des nombreux labyrinthes qu'il arpente. C'est par atavisme que ce petit-fils du colonel Aureliano Buendia se saisit comme un forcené de l'écriture. Il laboure un sillon ancien, mais il y dépose quelles graines ?

Le Soir d'Algérie : On a souvent écrit que les années soixante-dix ont été celles de l'Algérie heureuse, mais c'est aussi le temps de «la manipulation»...

Mustapha Yalaoui : L'Algérie était peut-être heureuse, mais les Algériens, eux, ne l'étaient pas, ils vivaient dans la peur et le dénuement le plus total. Les tenants du pouvoir de l'époque n'en avaient cure, ce qu'ils recherchaient, c'était refonder la société, mais sans réelle rupture avec l'héritage colonial, ce qui avait conduit aux pires aberrations et manipulations : coups d'Etat successifs, guerres civiles, assassinats politiques, déprédations honteuses, j'en passe et des meilleures.

Quarante années ont passé. Les choses ont évolué bien sûr, mais trop lentement. Nous sommes toujours dans le tunnel, et la lumière, elle poindra certainement un jour, mais quand ? Bien malin qui peut le dire.

Vos personnages restent inachevés, inaboutis, non comme construction littéraire, mais comme destin et comme projet de vie. On a le sentiment que de lourdes chaînes entravent tous leurs mouvements. Mais d'où viennent ces chaînes ?

Effectivement, tous les personnages du roman sont unis par les chaînes invisibles de leur commune destinée, dont ils sont à la fois les jouets et les prisonniers. Et ces chaînes qui les entravent ne sont pas matérielles : ce sont les chaînes de l'ignorance, de l'illusion, et de tous les préjugés dont on a du mal à se défaire. Quand on y regarde bien, ils

ne maîtrisent rien du tout. Ils sont happés dans le tourbillon d'une histoire individuelle et collective, humaine dans tous les cas, plus rêvée peut-être que vraiment vécue, qui les dépasse et se joue d'eux.

Mais ils ne s'avouent pas vaincus pour autant et pensent que la voie du changement, entendue comme un progrès pour l'avenir, ne passe par le bricolage de modèles politiques, mais par la réhabilitation de l'histoire et du présent.

La manipulation s'ouvre et se referme sur une époque oubliée ou peu connue, qui fut jalonnée d'assassinats politiques et de disparitions mystérieuses jamais élucidées.

Au cours de ces fameuses «années de plomb» où le parti unique régnait en maître absolu sur l'Algérie, régissant jusqu'à la moindre parcelle de vie individuelle ou collective, Lhadi, un jeune journaliste, est envoyé en reportage à El Kahira, un lieu-dit de l'arrière-pays dirigé d'une main de fer par une poignée de tyrannaux locaux.

Officiellement, il est chargé de couvrir les préparatifs des premières élections prétendument libres et démocratiques dans la région, mais en réalité, Lhadi est venu enquêter discrètement sur la mort mystérieuse de Mehdi, héros mythique de la révolution algérienne, retrouvé mort sur une plage, une corde autour du cou. Suicide ou assassinat politique ? Par les questions posées, Lhadi nous entraîne dans un véritable labyrinthe d'intrigues, de petites conspirations, de mensonges arrangés, de passions éconduites, sans jamais pour autant lever le voile sur cette sombre

affaire qui continue de hanter la mémoire de ce sanctuaire de la résistance patriotique.

La part du féminin, dans votre livre, est comme reléguée dans une marge sulfureuse et endolorie. C'est là votre vision de la femme algérienne ?

Non, pas du tout. Le roman tente de décrire une relation amoureuse contrariée, ponctuée de conflits violents et répétés, qui finira d'ailleurs par se défaire et se disloquer.

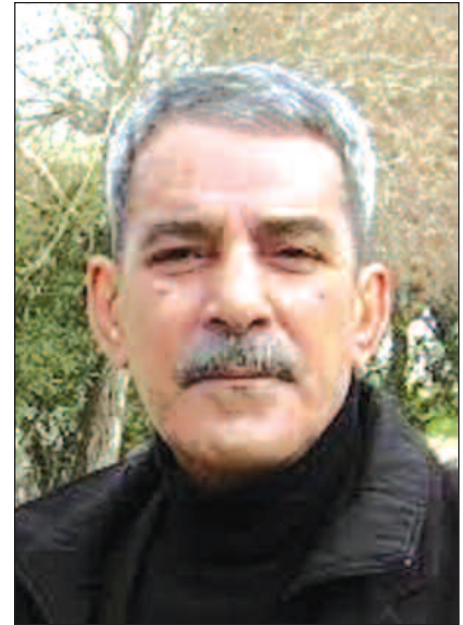
L'hostilité à l'égard des femmes est très sévère partout dans notre société, il est vrai que l'homme en est responsable, mais le dire n'en dédouane pas pour autant la femme qui reste maîtresse de son destin, maîtresse de sa maison et maîtresse de son corps.

Elle se trompe si elle croit que l'homme lui octroiera complaisamment cette part de liberté qu'elle revendique, elle doit se battre pour l'obtenir et quand elle l'obtiendra, elle devra se battre encore plus pour la préserver.

Car rien n'est un dû, rien n'est jamais acquis. On ne doit jamais relâcher ses efforts.

Quelles influences stylistiques vous reconnaissez-vous ? Votre texte est porté par une oralité rapide, toujours en mouvement, souvent véhémence. L. F. Céline n'est pas bien loin...

Outre le fait que je suis un admirateur absolu de l'œuvre de Céline, et j'ai une dette immense envers lui, comme envers d'autres auteurs, comme Gabriel



Mustapha Yalaoui.

García Márquez, Mario Vargas Llosa, Kateb Yacine, avec lequel j'ai eu le privilège de travailler dans les années 1970, j'étais sociétaire du Théâtre de la mer qui deviendra plus tard l'Action culturelle des travailleurs (ACT) avec la pièce *Mohamed prend ta valise*.

Pour ma part, j'estime qu'il est trop tôt pour parler d'influences stylistiques, je préférerais parler plutôt d'intertextualité au sens où le lecteur peut trouver ici et là des ersatz de lectures antérieures. Je crois que la seule vraie influence, que je revendique d'ailleurs haut et fort, est celle du théâtre par lequel je suis passé alors que j'étais encore lycéen, et *La manipulation* en porte indéniablement la marque.

S. S. K.